La correspondance de la « Jeune Bohême » (1837-1848). Identités politiques et nationales en construction

*Der Briefwechsel des „Jungen Böhmen“ (1837-1848). Politische und nationale
Identitäten im Entstehen*

*The Correspondence of the “Young Bohemia” (1837-1848). Political and national
identities in construction*

Hélène Leclerc

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/576>

DOI : 10.4000/ceg.576

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2016

Pagination : 65-76

ISBN : 979-10-320-0087-8

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Hélène Leclerc, « La correspondance de la « Jeune Bohême » (1837-1848). Identités politiques et nationales en construction », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 71 | 2016, mis en ligne le 18 mai 2018, consulté le 29 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/576> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.576>

La correspondance de la « Jeune Bohême » (1837-1848)

Identités politiques et nationales en construction

Hélène LECLERC

Université Toulouse Jean-Jaurès

En lien avec le mouvement de la « Jeune Europe », lancé le 15 avril 1834 par l'Italien Mazzini, on a pu identifier, à l'instar de l'historien Eduard Winter¹, une « Jeune Italie », une « Jeune Autriche », une « Jeune Bohême », voire un « Jeune Tyrol ». La « Jeune Autriche », « mouvement politico-littéraire », tel que le présente Madeleine Rietra², n'était pas un groupe organisé. Du reste, cela n'aurait pas été possible du fait de l'absence de liberté d'association et en raison du contrôle exercé par l'État à cette époque ; ce groupe ne se constitua pas non plus officiellement. Ce mouvement était plutôt, ainsi que l'a décrit l'écrivain et publiciste autrichien originaire de Bohême Ludwig August Frankl³ dans son autobiographie publiée en 1910, celui d'une génération « courageuse et pleine d'imagination, peu soucieuse de son propre avenir⁴ », qui quitta l'Autriche non d'abord pour des raisons politiques, mais afin de pouvoir écrire et publier à peu près librement, ce qui était impossible dans le « système Metternich » du fait de la censure renforcée depuis les décrets de Karlsbad de 1819. Il y eut d'abord une génération de précurseurs, mais celle-ci ne se politisa, toujours selon Frankl, que dans le sillage de la révolution parisienne de juillet 1830 et du soulèvement de la Pologne. En l'espace de dix ans, ce mouvement d'émigrés autrichiens se transforma en « véritable mouvement politique⁵ », rassemblant des noms tels que

1. Eduard Winter, *Romantismus, Restauration und Frühliberalismus im österreichischen Vormärz*, Wien, Europa Verlag, 1968, p. 256.

2. Madeleine Rietra, *Jung Österreich. Dokumente und Materialien zur liberalen österreichischen Opposition 1835-1848*, Amsterdam, Rodopi, 1980, p. 1.

3. Ludwig August Frankl (1810-1894), médecin de formation, poète, voyageur, publiciste né à Chrast en Bohême, rédacteur de la revue viennoise *Sonntagsblätter für heimatliche Interessen* (1842-1848), secrétaire de la communauté juive de Vienne à partir de 1838, est une figure importante du *Vormärz* viennois. Cf. Hélène Leclerc, « De la Bohême à Jérusalem : identités croisées dans l'œuvre et le parcours de Ludwig August Frankl (1810-1894) », in Daniel Baric, Tristan Coignard, Gaëlle Vassogne (dir.), *Identités juives en Europe centrale. Des Lumières à l'entre-deux-guerres*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2014, p. 69-83.

4. « eine mutige, phantasiebegabte Jugend, um die eigene Zukunft unbesorgt », Ludwig August Frankl, « Jungösterreich in Deutschland », in Rietra, *Jung Österreich*, p. 98.

5. « eine eigentlich politische Bewegung », *ibid.*, p. 90.

ceux d'Ignaz Kuranda, Franz Schuselka ou Adolf Wießner, auxquels s'associa bientôt tout un contingent d'écrivains originaires, pour la plupart d'entre eux, de Bohême :

Diesen Schriftstellern auf politischem Gebiete gesellten sich, meist aus Böhmen kommend, bald darauf der später durch seine gelehrten Schriften bekannte Fr. Nork, Jakob Kaufmann, die Novellisten Julius Seidlitz, Isidor Heller, Josef Rank, der Lustspieldichter Dr. Heinrich Lederer, der philosophische Schriftsteller Hermann Jellinek, D.B. Friedmann, Alois Heinrich, Julius Schindler, Rudolf Hirsch. Fast gleichzeitig wurde ein ganzes Lerchennest von Poeten aus Österreich, das symbolisch genug Lerchen im Schilde führt, flügge: Karl Beck, Moriz Hartmann, Hermann Rollett, Johannes Nordmann, Alfred Meißner, Eduard Mautner, die kräftigere und sänftere Töne anschlugen, daß es zum Ruhme des sangreichen Österreichs weit durch alle deutschen Lande schallte⁶.

La « Jeune Autriche » est donc, pour une bonne part, une « Jeune Bohême ». Leurs représentants entretiennent des liens avec la Jeune Allemagne, d'autant plus que la Jeune Bohême vit ou du moins publie hors d'Autriche. Ces écrivains ont les mêmes éditeurs et publient leurs textes dans les mêmes revues, ils se reconnaissent dans une même opposition à l'aristocratie, au clergé et à la bureaucratie, dans la lutte en faveur de la séparation de l'Église et de l'État, de l'abolition des privilèges de rang, de l'introduction de procès publics, de la liberté d'association et de réunion, d'entreprise, de religion et de la presse et de la participation démocratique aux affaires de l'État ; enfin, ils partagent un même programme littéraire, dans lequel incombe à l'écrivain un rôle politique, au service de son époque⁷. Hillel J. Kieval, soulignant ici un phénomène générationnel, parle quant à lui d'un « cercle d'intellectuels juifs de Bohême », émanant d'un même milieu socioculturel et ayant poursuivi des parcours similaires. Ces jeunes intellectuels, influencés par Byron, Lenau, Heine et les romantiques allemands se réunissaient à Prague au café *Roter Turm* et auraient même adopté le nom de « Jeune Bohême » ; parmi eux, H. J. Kieval évoque les noms d'Isidor Heller, Moritz Hartmann, Siegfried Kapper, Alfred Meißner, Friedrich Hirschl et Friedrich Bach⁸.

Cette étude portera principalement sur la correspondance de trois personnalités du *Vormärz* bohème : Moritz Hartmann, Alfred Meißner et Heinrich Landesmann. Moritz Hartmann (1821-1872), écrivain d'origine juive né à Dušnik en Bohême, est notamment l'auteur d'un recueil de poèmes s'inspirant de l'histoire hussite, *Kelch und Schwert* (1845), qui lui valut des poursuites policières ; perçu comme « un martyr politique du Vormärz » selon la formule de Constantin von Wurzbach, il fut élu au Parlement de Francfort en 1848 où il fit entendre sa voix à l'extrême gauche, dans le camp des démocrates ; en octobre 1848, il fut envoyé à Vienne par les députés de Francfort, avec Robert Blum et Ludwig Fröbel, pour apporter le soutien du Parlement allemand au soulèvement viennois ; contrairement à

6. *Ibid.*, p. 91.

7. Rietra, *Jung Österreich*, p. 10-12.

8. Hillel J. Kieval, « The social vision of Bohemian Jews: intellectuals and community in the 1840s », in Jonathan Frankel/ Steven J. Zipperstein, *Assimilation and community. The Jews in nineteenth-century Europe*, Cambridge / New York / Port Chester / Melbourne / Sydney, Cambridge University Press, 1992, p. 246-283 (ici p. 247-253).

Blum qui fut exécuté, Hartmann parvint à s'enfuir à temps ; lorsque l'Autriche rappela ses députés de Francfort, il n'en tint pas compte et suivit plusieurs députés démocrates à Stuttgart ; après l'échec de 1848, il dut prendre le chemin de l'exil. Dans le recueil *Briefe aus dem Vormärz*⁹ édité par son biographe Otto Wittner en 1911 et qui compte quelque 173 lettres échangées entre 1837 et 1847¹⁰, Hartmann correspond principalement avec son grand ami de jeunesse, le poète Alfred Meißner (1822-1885), lui aussi originaire de Bohême (Teplice), petit-fils d'August Gottlieb Meißner, professeur d'esthétique à l'université de Prague. Alfred Meißner est en particulier l'auteur d'un poème épique consacré au chef hussite Jan Žižka (*Žižka*, publié en 1846 à Leipzig afin de contourner la censure autrichienne), il fut l'ami de Heine qu'il fréquenta à Paris entre 1846 et 1848 ; élu au comité national de Bohême en mars 1848, Meißner y renonça en avril et partit pour Francfort, pour y suivre en tant que journaliste les travaux du Parlement. M. Hartmann correspond également beaucoup avec le Morave Heinrich Landesmann (1821-1902), Viennois d'adoption, issu d'une famille aisée de commerçants juifs, davantage connu peut-être par son pseudonyme Hieronymus Lorm, écrivain et philosophe qui s'est exercé à des formes littéraires très diverses ; frappé de surdité à l'âge de quinze ans alors qu'il se destinait à des études musicales prometteuses, puis ayant perdu progressivement la vue, il est l'inventeur d'un alphabet digital pour sourds et non-voyants, l'alphabet Lorm. La correspondance de Heinrich Landesmann a été rassemblée et publiée en 1912 par Ernst Friedegg¹¹, mais ce recueil ne contient somme toute que peu de lettres écrites dans la période qui nous intéresse ici. Le volume édité par Otto Wittner fait quant à lui également état de lettres échangées avec Betty Paoli (1814-1894), ainsi qu'avec des auteurs ou publicistes pragois plus ou moins « mineurs » tels que Isidor Heller (1816-1879), Jakob Kaufmann (1814-1871), Ignaz Kuranda (1811-1884), rédacteur de la revue *Die Grenzboten*, Friedrich Bach (1817-1865), David Kuh¹² (1819-1879) ou encore, Siegfried Kapper (1821-1879).

Il s'agit bien d'une même génération : Hartmann et Landesmann sont tous deux nés en 1821, Meißner en 1822, tous les autres entre 1811 et 1821. À l'époque où débute cette correspondance, ce sont de très jeunes gens (en 1837, Hartmann est âgé de seize ans), des poètes en herbe, qui n'ont rien publié ou presque et qui cherchent à faire publier leurs premiers poèmes, en particulier dans la revue pragoise de Rudolf Glaser *Ost und West*¹³. L'échange épistolaire est

9. Otto Wittner (Hsrg.), *Briefe aus dem Vormärz. Eine Sammlung aus dem Nachlaß Moritz Hartmanns*, Prag, J. G. Calve'sche k.u.k. Universitäts-Buchhandlung, 1911.

10. On peut parler d'une correspondance prolifique si l'on en juge par les conditions difficiles qui pesaient alors sur les échanges épistolaires, comme le décrit Georg Steinhausen dans *Geschichte des deutschen Briefes*, Berlin, R. Gaertners Verlagsbuchhandlung, vol. 2, 1891, p. 405. Ce dernier souligne notamment la difficulté qu'on avait à l'époque pour se procurer du papier, le coût que représentait l'envoi d'une lettre et évidemment, la censure, dont il va être question plus loin. On peut en déduire une certaine pugnacité de la part de ces auteurs à braver ces difficultés.

11. Ernst Friedegg (Hsrg.), *Ausgewählte Briefe. Hieronymus Lorm*, Berlin, Siegmund, 1912.

12. Sur Kuh et son rapport conflictuel à la nation tchèque, cf. Kieval, « The social vision ».

13. Cette revue, éditée de 1837 à 1848, affichait comme programme la médiation littéraire entre Allemands et Slaves. Cf. Hélène Leclerc, *Une littérature entre deux peuples. Écrivains de langue*

donc en quelque sorte pour eux une première expérience de la littérature. Dans quelle mesure cette correspondance accompagne-t-elle alors leur cheminement intellectuel, le mûrissement de leur conscience politique et dans quelle mesure y contribue-t-elle ?

Aucune de ces lettres n'était destinée à être publiée ; cette correspondance relève donc de la sphère strictement privée ; une part importante des propos échangés par leurs auteurs consiste d'ailleurs en une affirmation répétée de l'amitié qui les unit, dans des termes qui pourraient évoquer parfois, dans leur expression hyperbolique, le registre amoureux¹⁴ et révèlent en cela, comme l'a souligné Georg Steinhausen dans son histoire de la lettre allemande, que l'époque du *Vormärz* présente encore, pour ce qui est de l'art épistolaire, de nombreuses similitudes avec « le siècle de la littérature, de l'humanité, de l'amitié », bien plus qu'avec celui de « l'électricité et de la vapeur¹⁵ » : « Partout la même extraordinaire frénésie à écrire, partout une puissante vie affective, partout le goût pour les bavards épanchements du cœur et les échanges personnels et intimes¹⁶ ». En quoi cette correspondance, au-delà du témoignage qu'elle livre sur l'époque, peut-elle alors nous intéresser, concernant sa place entre espace intime et sphère privée ? Nous nous proposons de répondre à cette question en trois temps : tout d'abord en examinant l'interaction entre espace privé et espace public dans un contexte de censure, ensuite en évaluant cette correspondance comme instrument de construction individuelle et collective, enfin en analysant la problématique politique et nationale qui s'y développe.

L'interaction privé/public en contexte de censure

Les années du *Vormärz* autrichien sont caractérisées, on le sait, par une censure omniprésente qui, depuis les décrets de Karlsbad du 20 septembre 1819, frappe l'ensemble des ouvrages dépassant 20 feuilles d'impression, puisqu'on considèrerait que les volumes de plus de 320 pages n'étaient lus que par un public restreint et représentaient donc un danger moindre¹⁷. Cette censure et les poursuites qui s'ensuivent s'appliquent aux écrivains et publicistes autrichiens au-delà même des frontières de l'État autrichien, ainsi que Hartmann et Meißner ne vont pas tarder à en faire l'expérience. Même en Saxe où ils pouvaient publier des ouvrages qui n'auraient jamais pu voir le jour en Autriche, les écrivains n'étaient pas à l'abri des poursuites de la police autrichienne. Metternich avait en effet mis

allemande en Bohême 1815-1848, Toulouse, PUM, 2011, p. 72-74.

14. Wittner, *Briefe*, p. 26, 27, 30, 32, 38, 52, 62, 68, etc., en particulier 32. Hartmann parle de « volupté de l'amitié » [Wollust der Freundschaft], p. 62. L'amitié entre Hartmann et Meißner s'intensifie au fil des lettres.

15. Steinhausen, *Geschichte*, p. 404.

16. « Überall noch außerordentliche Schreibseligkeit, überall starkes Gefühlsleben, überall Freude an redseligen Herzensergießungen und innigem persönlichem Verkehr », *ibid.*, p. 408. Steinhausen précise plus loin que le tournant ne s'opère qu'après 1848.

17. C'est pour cette raison, indique Wittner, que le recueil *Kelch und Schwert* de Moritz Hartmann atteint tout juste 326 pages, à grand renfort de pages intercalées, cf. Wittner, *Briefe*, p. 491.

en place dès 1833 un Bureau d'Information, basé à Mayence, en collaboration avec la Prusse, la Bavière et le Wurtemberg ; ce bureau, assisté de tout un réseau d'espions, surveillait la presse et l'espace public de la Confédération germanique et rédigeait des rapports¹⁸. En Autriche était appliquée la plus globale des censures¹⁹ et du fait de sa position géographique, la Bohême connaissait une censure encore plus sévère²⁰.

Bien avant d'être directement confrontés aux conséquences d'une violation des règles de la censure en publiant pour le premier *Kelch und Schwert* (1845)²¹ et un volume de poèmes (1845) et, pour le second, l'épopée *Žižka* (1846) à Leipzig, Hartmann et Meißner ne cessent de se lamenter, dans leur correspondance, au sujet de la façon dont cette censure bride leur élan littéraire. Ils expriment de fait régulièrement leur souhait de quitter l'Autriche, qu'ils appellent la Chine, selon un *topos* répandu à l'époque. Ainsi Heinrich Landesmann clôt-il sa lettre du 12 novembre 1844 adressée à Hartmann par une pointe savoureuse, avec toute l'ironie mordante qui caractérise le style de sa correspondance : « Ô, combien as-tu eu raison de partir et de quitter ce peuple stupide ! Il ne faut même pas accorder à l'Autriche le privilège d'y vivre²² », ou bien encore Hartmann : « La devise est la suivante : Quittons vite l'Autriche, tant que notre jeunesse ne s'est pas encore envolée, tant que notre cœur et notre esprit sont encore aptes à tirer profit de choses meilleures²³ ». Ce n'est sans doute pas un hasard si l'une des toutes dernières lettres de l'édition établie par Otto Wittner est une lettre d'Isidor Heller à Hartmann dans laquelle l'auteur exprime sa sensation d'être littéralement persécuté par la « police secrète » :

Ich kann nicht länger in Österreich verweilen die dicke Luft benimmt mir den Athem. Wie der vierte Heinrich das Messer Ravallacs in der Brust fühlte, ehe es geschliffen worden, höre ich immerfort hinter mir den Tritt einer geheimen Polizei der mich in Oesterreich

18. Sur ce bureau, cf. Frank Thomas Hoefer, *Pressepolitik und Polizeistaat Metternichs. Die Überwachung von Presse und politischer Öffentlichkeit in Deutschland und den Nachbarstaaten durch das Mainzer Informationsbüro (1833-1848)*, München / New York / London / Paris, K. G. Saur, 1983.

19. Cf. Julius Marx, *Die österreichische Zensur im Vormärz*, München, Oldenbourg, 1959.

20. Tel est l'avis de l'écrivain Julius Seidlitz, *Die Poesie und die Poeten in Oesterreich im Jahre 1836*, Grimma, J.M. Gebhardt, vol. 2, p. 7.

21. « Für alle Zeit die Heimat verschlossen. Ja, das ists, mein Freund. Nie werden wir mehr durch die schwarzen Gassen schreiten, die uns so oft verbunden gesehn haben », Meißner à Hartmann, 10 janvier 1845, in Wittner, *Briefe*, p. 310-311. « In einem Jahre, das versichert man mich, wirst Du zurückkehren können, wenn Du es geräuschlos thust; natürlich wirst Du den großen Städten, Prag und Wien ausweichen müssen », Meißner à Hartmann, février 1845, *ibid.*, p. 324. « Dein Name ist seit dem Erscheinen Deiner Gedichte der verpönteste [...]. Man ist der Meinung, daß die Verfolgungen von hier aus Dich unangefochten in Leipzig laßen, vielmehr von Stadt zu Stadt treiben werden », Landesmann à Hartmann, 21 mars 1845, *ibid.*, p. 331.

22. « O wie recht hattest Du hinauszugehn und dieß dumme Volk zu verlaßen ! Man muß Oestreich nicht einmal die Concession machen, in Oestreich zu leben », *ibid.*, p. 281.

23. « Die Devise lautet: Nur fort aus Oestreich, so lange die Jugend nicht verfliegen, so lange Herz und Geist noch für das Beßere empfänglich sind. », Lettre de Hartmann à Elise Lieben, 30 décembre 1845, *ibid.*, p. 373.

festhalten will, obgleich ich Niemandem einen herben Kelch an die Lippen gesetzt, noch scharfe Schwerdter gezückt, wie Du gethan²⁴.

Cette censure semble d'ailleurs, à en croire l'esprit rebelle qu'est Landesmann, finalement acceptée par les écrivains autrichiens, lesquels se sont contentés d'en réclamer un aménagement, initiative que Landesmann dénonce vigoureusement :

So sehr dieß Lebenszeichen in der Stickluft der hiesigen Verhältnisse zu loben ist, widerstrebt es doch dem subjektiven Gefühl meiner Wenigkeit die Unterschrift zu einem Verlangen zu geben, das die Censur als einen Rechtszustand anerkennt. Es empört sich mein Ehrgefühl gegen die submissen Ausdrücke mit denen hier um Schläge gebethen wird, die man sonst unordentlich bekam und die man jetzt ordentlich bekommen soll. Man wendet freilich ein, daß nur auf diesem Wege etwas zu erringen ist, aber das Traurige ist eben, daß im Grunde nichts zu erringen und das Einzige was zu hoffen, am meisten zu fürchten ist: die scheinbare Gewährung. [...] Die Presse darf nichts zu verlieren, zu wagen oder zu fürchten haben, ihre Kraft muß in der Unantastbarkeit des Gesetzes liegen²⁵.

Cette condamnation de l'attitude de ses pairs face à la censure sera d'ailleurs reprise dans l'avant-propos du recueil *Wiens poetische Schwingen und Federn* que Landesmann fera paraître en 1847 chez l'éditeur Grunow à Leipzig, sous le pseudonyme de Hieronymus Lorm, rassemblant des articles qu'il avait publiés dans diverses revues pendant le *Vormärz*²⁶.

Dans ce contexte de censure omniprésente, la correspondance privée peut donc représenter un espace de liberté dans lequel s'exprimeraient des opinions politiques franches. Toutefois, elle-même n'échappe pas à toute censure, en témoigne Ludwig August Frankl dans ses mémoires :

Die 'löbliche' Polizei des Grafen Sedlnitzky setzte im allgemeinen alle ihr zu Gebote stehenden Mittel in Bewegung, um hinter die Geheimnisse der gegen Österreich sich fort und fort mehrenden Bücher, Broschüren, und Korrespondenzen zu kommen. Das sogenannte „schwarze Kabinett“ löste die Siegel der Briefe und bemächtigte sich des Inhalts²⁷.

Georg Steinhausen confirme cela, pour en attribuer l'origine à Napoléon²⁸. Meißner fait lui aussi allusion à cette pratique dans une lettre adressée à Hartmann en mars 1845 :

Écris-moi vite. (Si tu souhaites le faire discrètement à cause de la curiosité de la police, passe par la librairie Ehrlich. Pourtant, je crois qu'on n'ouvre plus les lettres)²⁹.

Est-ce pour cette raison que, quelques années auparavant (septembre 1839), les deux amis s'affublaient dans leurs lettres de pseudonymes, Meißner devenant

24. Heller à Hartmann, 19 juin 1847, *ibid.*, p. 435.

25. Landesmann à Hartmann, 21 mars 1845, *ibid.*, p. 335.

26. Friedegg, *Ausgewählte Briefe*, p. 8.

27. Rietra, *Jung Österreich*, p. 93.

28. Steinhausen, *Geschichte*, p. 406.

29. « Schreib mir bald. (Wenn Du es heimlich wegen Polizeineugier thun willst, durch die Ehrlich'sche Buchhandlung. Doch ich glaube, man eröffnet die Briefe nicht mehr.) », in Wittner, *Briefe*, p. 338.

Nessmeier et Hartmann Trahmann³⁰? L'étau se resserre après la publication de leurs recueils respectifs. Ainsi Landesmann préfère-t-il faire passer une lettre à Hartmann – au contenu très politique – par un intermédiaire :

[...] dort erfuhr ich, daß der Nachdrucker Haumann heute oder morgen nach Brüßel zurückgeht und gerne einen Brief von mir mitnehmen will [...]. So freut es mich doch Dir einmal recht frei ohne Furcht vor Postpolizei zu schreiben so wenig Zeit mir auch bleibt...³¹

La correspondance comme instrument de construction individuelle et collective

Du fait des entraves de la censure, des poursuites engagées contre certains d'entre eux, la correspondance apparaît comme le lieu où s'élabore leur conception du métier d'écrivain et du rôle de la littérature³². Très tôt, ces auteurs ont conscience de constituer un groupe, en témoignent en particulier l'emploi récurrent du pronom « nous » dans leurs lettres et l'évocation fréquente, sinon systématique, des autres³³ ; la correspondance est en effet l'occasion pour chacun de donner des nouvelles de l'ensemble du groupe d'amis, de mettre en lumière les productions des uns et des autres et de favoriser une certaine émulation. Il s'instaure en effet un dialogue épistolaire³⁴, qui, de lettre en lettre, invite les auteurs à se dépasser. Très souvent, les lettres débutent *in medias res*, comme si les auteurs venaient de se quitter ; on y trouve très peu de formules d'appel, d'où une impression d'immédiateté, un sentiment d'urgence – souvent lié au départ imminent de la poste ou de la personne à qui l'auteur souhaite confier sa lettre –, qui ne sont pas sans rappeler l'écriture du journal intime. Les lettres sont attendues fébrilement, réclamées quand elles tardent à venir, la correspondance est ressentie comme vitale, avec tout ce que cela peut comporter d'hyberboles et de *topoi* ; les poètes s'envoient leurs productions respectives, se critiquent, se corrigent, s'encouragent, se chargent mutuellement de faire publier leurs

30. Sous ce travestissement se glisse un credo philosophique et politique, Nessmeier proclamant son « amour infini pour le monde et l'humanité » et sa « foi inébranlable en la perfectibilité du genre humain, en la victoire de la lumière et de la liberté, en l'égalité des hommes et en une future unité dans la vraie foi d'un christianisme purifié », Lettre de Meißner à Hartmann, septembre 1839, *ibid.*, p. 30. Il est vrai que ce travestissement n'est guère difficile à démasquer.

31. Landesmann à Hartmann, 27 février 1846, *ibid.*, p. 392.

32. En cela, cette correspondance illustre bien l'intérêt pour la littérature qui est, d'après G. Steinhausen, un trait caractéristique de la correspondance du *Vormärz* comme de celle du siècle passé, cf. Steinhausen, *Geschichte*, p. 408.

33. « Fort zum Q. [= Kuh] und zum Brühl, wir sind Beck, Heller, Kaufmann [...] », Lettre de Meißner à Hartmann, 27 août 1840, in Wittner, *Briefe*, p. 61. Plus loin, Meißner évoque encore Bach et Kapper.

34. En cela notamment, la correspondance en tant qu'écrit privé se distingue du journal intime, comme le souligne Otto Wittner dans sa préface, *ibid.*, p. VII.

productions³⁵ ou bien assurent leur promotion réciproque auprès des rédacteurs de revues³⁶.

Cette correspondance est aussi l'occasion de se positionner, en tant que jeunes poètes, face à la vieille garde, à la censure, au régime autrichien, tel est bien l'un des leitmotivs de ces lettres. Friedrich Bach parle de lui et des autres, dans une lettre adressée à Moritz Hartmann le 9 novembre 1840, comme de « nous tous jeunes Bohèmes³⁷ » ; Moritz Hartmann évoque auprès de Meißner « l'autre monde » qui les rejette :

[...] die andre Welt mag uns zurückstoßen, wenn wir für sie streben und sterben können und Gottlob, die Treuen habe ich ja gefunden – Du, Q [= Kuh, note de l'auteur], Bach, Szavaedy, Kaufmann, Heller und ich – bei Gott eine schöne Republik und es ist auch schön ihr letzter Bürger zu sein...³⁸

La conscience de partager une même mission, d'incarner l'espoir, la volonté de rébellion se traduiront concrètement dans la tentative d'éditer un recueil de poésies pour participer au financement d'un monument à la gloire d'Arminius. Dans le titre même de cet ouvrage, qui ne verra finalement jamais le jour, la jeunesse des auteurs est mise en avant comme une vertu : *Album von 7 jungen österreichischen Dichtern fürs Hermann-Monument* ; ces sept poètes sont Hartmann, Meißner, Joseph Rank, Friedrich Bach, Adolph Broda, Rumpelmeier et Heinrich Landesmann, soit au moins cinq poètes originaires des Pays tchèques. À propos de ce projet, Hartmann écrit à Meißner :

Alle übrigen hiesigen können wir nicht brauchen, sie wagen nichts, sind klein und servil. Das Ganze wird frei sein, ohne Censur und in Stuttgart aufgelegt, wie der Herweg. [...] In Betracht, daß Österreich noch gar nichts fürs Monument gethan hat, werden wir Jungen uns hoffentlich auf eine vorteilhafte Weise auszeichnen³⁹.

Cette correspondance est certes privée, non destinée à publication, mais elle apparaît en constante interaction avec la sphère publique car il y est beaucoup question de politique et de la mission politique de la littérature. C'est à travers l'échange épistolaire que s'affirme leur conception de la fonction du poète et du rôle de la poésie. Les lettres de Landesmann à Hartmann sont à cet égard tout à fait intéressantes ; Landesmann, mu par sa vénération pour le talent poétique de Hartmann, le pousse, de lettre en lettre, à faire de sa poésie une arme politique. Ainsi, le 8 juillet 1844 lui écrit-il : « Ce serait vraiment bien et ce serait un grand progrès, également d'un point de vue politique, si des poètes virtuoses pouvaient enfin prendre la place de virtuoses – en âneries⁴⁰ », puis le 25 octobre :

35. Cf. Lettre de Heller à Hartmann, 13 janvier 1842, *ibid.* p. 164-65 ou celle de Meißner à Hartmann, 10 janvier 1845, p. 312.

36. En témoigne ce passage d'une lettre de Hartmann à Meißner (16 octobre 1840) : « ich ging mit Frankl spazieren und erzählte ihm vor Isidor, Friedrich und Alfred », *ibid.*, p. 75.

37. « uns allen jungen Böhmen », lettre de Bach à Hartmann, 9 novembre 1840, *ibid.*, p. 80.

38. Hartmann à Meißner, mai 1841, *ibid.*, p. 129.

39. Hartmann à Meißner, 20 février 1842, *ibid.*, p. 170.

40. « Es wäre auch sehr schön und ein großer Fortschritt zum Beßern, auch in politischer Beziehung, wenn virtuose Dichter endlich die Stelle virtuoser – Eseln treten könnten. » Landesmann à

De cette façon, tu éprouveras en pratique ma remarque que tu as souvent contestée, selon laquelle la poésie politique est impossible, mais aucune autre épopée n'est possible qu'une épopée politique ⁴¹.

Meißner, qui vient de découvrir l'oeuvre de Feuerbach⁴², se sent quant à lui investi du feu sacré :

Armes Geschlecht würde ich sprechen wie hat man euch betrogen mit Religionen und Königsthumen [...] Der Mensch allein ist des Menschen Heiland. Braucht ihr Wunder? Es leben die Götter noch – in euerer Brust. [...] Laßt euch von den Poeten Gesetze geben, den legitimen Königen der Erde⁴³.

La correspondance apparaît alors comme le lieu d'expression d'une utopie, d'un monde rêvé, que le poète ne peut encore évoquer publiquement ; les lignes qui précèdent le passage cité sont écrites au subjonctif II ; la formulation de l'utopie laisse place au mode injonctif, la lettre servant d'exutoire aux *desiderata* politiques de Meißner.

La problématique politique et nationale

Les aspects politiques de cette correspondance concernent en tout premier lieu, nous l'avons évoqué, l'opposition au régime de Metternich et à la censure, mais l'on voit également s'élaborer une conscience que l'on pourrait qualifier de sociale, en particulier chez Meißner. Celui-ci, qui contrairement à son ami Hartmann a poursuivi ses études de médecine, se retrouve par ce biais confronté à plusieurs reprises à la misère sociale ; la médecine ouvrirait selon lui à l'humanité⁴⁴. Ainsi évoque-t-il dans une lettre de l'automne 1841 la « fille d'un prolétaire » qu'il soigne à l'hôpital « avec le saint dévouement d'un enfant du siècle » [*mit der Heiligkeit eines Zeitkindes*]⁴⁵. Dès le mois d'août 1840 il avait écrit à Hartmann au sujet d'une jeune fille de sa connaissance que la pauvreté avait réduite à se prostituer, ce qui lui aurait fait comprendre ce qu'est la pauvreté⁴⁶.

Certains événements de politique internationale, tels que la crise d'Orient par exemple, sont évoqués de manière assez succincte ; Meißner évoque une possible guerre avec la France dans une lettre datée du 22 août 1840, « à cause de Mehmed-Ali »⁴⁷ et cette question resurgit dans une lettre du 16 octobre 1840⁴⁸, mais pour Hartmann, cette crise ne paraît préoccupante que parce qu'elle fait

Hartmann, 8 juillet 1844, *ibid.*, p. 254.

41. « Du wirst auf diese Weise practisch meine oft von Dir bestrittene Bemerkung bewähren, daß die politische Lyrik unmöglich, daß aber kein anderes Epos als ein politisches möglich ist. », Landesmann à Hartmann, 25 octobre 1844, *ibid.*, p. 269.

42. Meißner à Hartmann, automne 1841, *ibid.*, p. 160.

43. Meißner à Hartmann, 18 avril 1842, *ibid.*, p. 180-181.

44. Meißner à Hartmann, 25 avril 1842, *ibid.*, p. 184.

45. Meißner à Hartmann, automne 1841, *ibid.*, p. 156-157.

46. Meißner à Hartmann, 14 août 1840, *ibid.*, p. 40.

47. « wegen Mehmed Ali », *ibid.*, p. 53.

48. *Ibid.*, p. 77.

s'éloigner la perspective d'un emploi de précepteur chez un monsieur qui avait spéculé en bourse et perdu une partie de sa fortune du fait de la crise⁴⁹. L'essentiel des considérations d'ordre politique que l'on peut lire dans la correspondance de Hartmann porte sur la question nationale et l'on voit s'affirmer progressivement chez lui et les destinataires de ses lettres le sentiment national allemand. Ainsi Hartmann écrit-il le 25 août 1840, en réponse à la lettre de Meißner faisant allusion à la crise d'Orient :

Das Jahr 1813 war ein großes Jahr! – Da breitete Begeisterung ihren mächtigen Fittig über Deutschland und hob die Völker und die Fürsten. Ein solches Jahr sollte alle die vom Norden und Westen abschrecken von allen weitem Versuchen und Erstern zeigen wie sehr wenig große Bücher ... nütze, wie sehr aber kleine Lieder, wie z. B. von Körner, Arndt etc. anfeuern⁵⁰.

Le sentiment allemand de Hartmann a été, confie-t-il, réveillé par la lecture de *Erinnerungen aus den Befreiungskriegen* édité par l'historien Friedrich Förster⁵¹ ; galvanisé par cette lecture, il interpelle alors son ami en tant qu'« ami allemand » [*deutscher Freund*] oppose la France et l'Allemagne – la crise du Rhin, même si elle n'est pas directement évoquée, constitue bien l'arrière-plan de cette lettre – et loue l'esprit allemand de Fichte : « Voilà qui est tout à fait allemand⁵² ». Deux mois plus tard, Meißner, en voyage à Salzbourg, livre ses impressions de la manière suivante à son ami :

Als die Morgenröthe aufdämmerte, lag eine weite, königliche (nein, nationale, das kongruiert mit meinen radikalen Gesinnungen besser) eine nationale Gebirgskette vor uns ausgebreitet. [...] Jeder Gedanke war froh und deutsch-freudig⁵³.

La contemplation de la montagne, la majesté des paysages font naître un sentiment national que le discours épistolaire, volontiers hyperbolique et permettant aux auteurs de s'épancher, est propice à développer ; les Alpes sont ressenties comme allemandes. La ville de Nuremberg est quant à elle considérée, par Kuh cette fois, comme « la ville la plus allemande d'Allemagne du sud⁵⁴ » et à l'occasion du projet de départ de Hartmann pour Paris en mai 1841, Meißner ne manque pas de rappeler, en dépit de sa francophilie et de son admiration pour le pays de la Révolution, que le Rhin est allemand⁵⁵. Mais c'est autour de 1843-1844 que se produit de manière décisive, pour Meißner et Hartmann, la prise de conscience politique. Pour le premier, le déclic est un séjour à Leipzig ; à son retour, le poète pressent l'imminence du changement politique, il s'en ouvre à Hartmann dans une lettre du 1^{er} juillet 1843 : « Le temps des masses, de

49. Hartmann à Meißner, *ibid.*, p. 67.

50. *Ibid.*, p. 56.

51. Hartmann écrit A. Förster, mais il s'agit de Friedrich Förster.

52. « So ganz deutsch ist das », Hartmann à Meißner, 25 août 1840, *ibid.*, p. 56-57.

53. Meißner à Hartmann, 20 octobre 1840, *ibid.*, p. 71-72.

54. « die deutscheste Stadt Süddeutschlands », Kuh à Meißner, *ibid.*, p. 89.

55. *Ibid.*, p. 140-141.

l'effusion de l'Esprit, les temps de la démocratie sont imminents⁵⁶.» Ce séjour à Leipzig constitue également un tournant en ce qui concerne sa position face au conflit national latent entre Tchèques et Allemands en Bohême, comme l'atteste une lettre qu'il adresse au rédacteur de la revue leipzigoise *Der Komet*, Carl Herloßsohn à son retour à Prague, le 23 mai 1843 :

Nach den herrlichen lebendigen Tagen in Leipzig ist mir Prags Stickluft noch dumpfer und drückender auf die Brust gefallen... jedenfalls halte ich es hier nicht lange mehr aus. [...] Soll ich über die Tschechen schreiben, die allerdings gewaltige Grimassen machen und allenthalben verkünden, daß man in 10 Jahren in Prag kein deutsches Wort hören soll? Es ist zu gefährlich (sic!). Die Leute haben eine Dialektik der Stockprügel eingeführt, die schon mancher „Berichterstatter“ schmerzlich empfunden hat. Erst neulich als ein „junger Lyriker“ aus Prag sich in Leipzig befand, wo ihn der Verfasser des „Letzten Taboriten“, des „Wanderbuchs“ etc. auf's gütigste aufnahm und gleichzeitig dort ein Aufsatz über tschechisch o(der) kroatisch verkleidetes Russentum erschien, stellte ein ehrenwerthes Glied einer tschechischen Versammlung (sic!) den Antrag: dem jungen Dichter bei seiner Rückkehr ein Duzzend Prügel zu votiren. Der Vorschlag ward durch weniger fanatische zurückgeschlagen und das war gut, denn der junge Poet war an dem Artikel so unschuldig wie das Kind im Mutterleib und hätte die Kraft des Raisonnements auf s(einem) Rücken gar nicht fassen können⁵⁷.

Moritz Hartmann, qui partage cette peur du panslavisme, prend lui aussi conscience que leur incombe à présent une mission politique, celle d'être aux avant-postes de la germanité en Bohême :

Wenn man übrigens von Revolutionen hört, wie Eure Prager eine war, ist man wirklich auf dem besten Wege, ein loyaler Bürger zu werden und seinen Band Gedichte um die Hälfte kleiner zu machen. – Pfui! ist das eine erbärmliche Emeute! Da ist keine Idee von Volksbewußtsein, von Gefühl des Proletariats, von historischer Erinnerung oder einem Blick in die Zukunft. Elender, erbärmlicher Materialismus, der Tandelmarkt ihre Bastille, das Ghetto ihr Saint-Denis. – Ja, selbst wenn es etwas Edleres wäre, z. B. Panslawismus, so steckt doch Rußland dahinter und wenn es zu etwas käme, bin ich der erste Freiwillige für Österreich, das heißt dann für Deutschland. Ich schreibe jetzt einen offenen Brief an Firmenich über Panslawismus, der sich gewaschen haben soll, und gebe meinen Namen dazu. Mein Freund, es kommt eine Zeit, wo wir in Böhmen als Deutsche dastehen müssen, das wird in Zukunft unser Posten sein. Das ist Pflicht und Ruhm zugleich⁵⁸.

La révolution pragoise dont parle Hartmann ici est en réalité l'émeute déclenchée par les ouvriers des manufactures de textile des faubourgs de Prague pour lutter contre l'introduction des perrotines. Si l'année 1844 fut celle de troubles ouvriers dans toute l'Allemagne, notamment en Silésie prussienne, à Prague, les ouvriers ne se contentèrent pas de détruire les machines, comme en Silésie, mais ils exprimèrent également leur haine des Juifs. D'après W. O. McCagg, l'absence d'idéologie et d'organisation – de communisme – expliquerait en partie

56. « Die Zeit der Massen, der allgemeinen Geistausgiessung, die Zeiten der Demokratie stehen vor der Thür », Meißner à Hartmann, 1^{er} juillet 1843, *ibid.*, p. 222. Le terme « Geistausgiessung » renvoie ici à Hegel.

57. Lettre citée par Rudolf Volkan, « Briefe von Alfred Meißner », in *Deutsche Arbeit. Monatsschrift für das geistige Leben der Deutschen in Böhmen*, 5. Jg, 4. Heft (Januar 1906), p. 259-260.

58. Hartmann à Meißner, 25 juillet 1844, in Wittner, *Briefe*, p. 255-256.

l'antisémitisme des ouvriers de Bohême dans les années 1840⁵⁹ ; il rejoint en somme le reproche adressé par Hartmann aux Tchèques, déplorant leur manque de vision. Pour la première fois, Hartmann formule ici explicitement son adhésion à la cause d'une Grande Allemagne, qu'il défendra en 1848 au Parlement de Francfort. Sa déception à l'égard des Tchèques rejoint celle de Meißner à l'égard des masses gagnées par l'antisémitisme. À la suite des inondations dont Prague a été victime en mars 1845, celui-ci constate en effet avec amertume :

Da hab ich doch gesehn, was ich mir so ungern selbst gestand, daß die Behörden doch der Volksmasse voraus sind : die Leute wunderten sich, daß man sich mit der Rettung der Juden so viel Mühe gäbe! Es waren dieselben Leute die sich im Juli vorigen Jahres wunderten und ärgerten : daß man so einen Spektakel mache, wegen den Juden, und sie gar so energisch schütze. – Ja man hat Illusionen⁶⁰!

Face aux événements révolutionnaires de Pologne en 1846, Landesmann exprime lui aussi sa déception, pour des raisons différentes il est vrai :

Die unglückseligen Polen ! Galizien steht in diesem Augenblick in vollen Flammen, Krakau und einige kleine Ortschaften sind in den Händen der Insurgenten, die Regierung ist ernstlich erschrocken, dennoch ! Das ist nicht wie anno 31, wo das Herz in überströmendem Jauchzen mithoffen konnte, das Unternehmen ist diesmal nur der Wahnsinn, in den die Verzweiflung zu verfallen pflegt. Es ist eine aristokratische Revolution, sie geht nur vom Adel aus, das Volk ist nicht mit verschworen und so trägt sie schon das Verderben in sich. Das Volk wußte von nichts, es muß sich erst wieder auf sich besinnen, erloschene Hoffnungen wieder anblasen, das harte Ruhebett der Resignation erst wieder von sich stoßen und bis dieß geschehn ist längst Alles gedämpft und vorüber⁶¹.

À mesure que les années passent, l'invitation à agir concrètement se fait plus urgente ; l'écriture épistolaire n'est plus à même de rendre compte de la réalité, une réalité par ailleurs perçue de plus en plus comme décevante. Le recueil édité par Wittner s'arrête en 1847 ; l'amitié entre Hartmann et Meißner ne survivra pas à l'année 1848 ; même si on tient compte du fait que des lettres ont sans doute été perdues, la correspondance de Hartmann est quasi inexistante pendant l'année 1848 ; le recueil de lettres édité par Rudolf Wolkan, qui débute en 1848, ne contient qu'une seule lettre de l'année 1848⁶². Comme l'écrivait Hartmann à Meißner en mai 1842, l'écriture épistolaire reste un loisir, voire un luxe, et il faut jouir d'une vie relativement confortable pour se l'autoriser :

Ich glaube es nun zu wissen, warum Briefe die aristokratische Form der Schriftstellerei und warum Verse die demagogische, plebejische. – Vollen Sack und vollen Magen muß man haben, um Briefe zu schreiben, leeren Sack und leeren Magen, um Verse strömen zu lassen. – Darum bekommt ihr keine Briefe, darum mache ich so viele Verse⁶³.

59. William O. McCagg, *Les Juifs des Habsbourg 1670-1918*, traduit de l'anglais par Myrto Gondicas, Paris, PUF, 1996, p. 141-144. Sur la réaction de Kuh à ces émeutes anti-juives, cf. Kieval, « The social vision », p. 204-206.

60. Meißner à Hartmann, 30 mars 1845, in Wittner, *Briefe*, p. 339.

61. Landesmann à Hartmann, 27 février 1846, *ibid.*, p. 394.

62. Rudolf Wolkan, *Briefe von Moritz Hartmann*, Wien / Berlin / Leipzig / München, Rikola Verlag, 1921.

63. Hartmann à Meißner, mai 1842, in Wittner, *Briefe*, p. 186.